

---

# Errances d'une perpétuelle étrangère

---

Fernande Grondin, psychiatre  
*Ottawa*

Les souvenirs de mon enfance me replongent dans un espace identitaire qui relève à la fois du mythe et de l'absolu. En effet, durant la petite enfance, l'identité est un phénomène plus ou moins passif marqué par une étape de symbiose entre la personne et son milieu et, plus particulièrement, le milieu familial.

Mes deux parents sont originaires de la Beauce. L'émigration vers le nord de l'Ontario ne représente pas une brisure; beaucoup de Beaucerons s'installent en terre ontarienne. Pour eux, il n'y a pas de frontière entre le Québec et l'Ontario; ils recréent chez nous les institutions canadiennes-françaises pour maintenir la forme et le style de vie du milieu d'origine: c'est la Beauce qui revit dans le Nord. Ils viennent ouvrir ce grand pays, le coloniser, s'emparer des terres avant les étrangers.

La famille canadienne-française, la grande famille, celle qui retourne en Beauce, à la source, à tous les ans, encadre mes expériences personnelles d'enfant et d'adolescente qui délimitent mon identité en établissant clairement les jalons de mon appartenance. Nous sommes catholiques, ruraux, français, d'origine québécoise (la province) et majoritaires; les autres autour de moi sont catholiques, ruraux, français, d'origine québécoise et majoritaires; les autres, les étrangers, sont protestants, citadins, anglais, d'origine ontarienne ou européenne

et minoritaires. La cohésion personnelle, familiale et communautaire est si forte et la conscience collective, si contraignante que le *moi* se construit en harmonie avec le *nous* de ce milieu très isolé qui semble s'étendre à toute la terre. On ne sent pas le besoin de s'interroger par rapport à son identité et à son appartenance. Le doute n'existe pas; je vis en sécurité dans un monde d'absolus avec des parents très actifs qui sont dans les affaires et qui ont de grands projets de défrichage. La petite enfance, l'enfance et l'adolescence se passent en vase clos.

Lorsque je quitte mon enfance et le milieu canadien-français, les murs se dressent: d'abord celui de la différence, ensuite celui de l'indifférence. Les réalités basculent dans l'illusoire; les absolus prennent la dimension du mythe.

Pour le minoritaire francophone, les tentatives d'intégration butent contre des murs qui marginalisent notre langue et notre culture françaises: nous devons alors faire face à notre étrangeté. Les tentatives ultérieures d'intégration au Québec ont dévoilé des différences profondes qui confirment et amplifient mon sentiment d'étrangère.

Je suis en état d'errance, une *DP* (*displaced person*); chaque fois que nous cherchons notre identité réelle à l'extérieur de nous-mêmes, nous devons faire face à notre étrangeté; la situation de minoritaire nous renvoie inlassablement à nous-mêmes.

Ce non-lieu, qui est l'image de l'étranger, est notre seul lien identitaire parce que le lieu (réel) que nous cherchons est une illusion: nous sommes, pour emprunter une expression à Julia Kristeva, «étrangers à nous-mêmes».